

MATHS ET PHILO

JE NE SUIS PAS SI SIMPLE QU'IL PARAÎT ! UN N'EST PAS UN

Didier LAMBOIS

« Je pense, je suis » Pendant très longtemps, la philosophie a donné une place essentielle au « je », au sujet qui est « un », à l'unité de l'être, à l'individu. Je suis un, je suis un être, je suis un individu, et le mot « individu » insiste bien sur mon unité, et cette unité semble indéniable. Je suis **un** individu (*indivis¹*), c'est-à-dire que je ne saurais être divisé sans être détruit. Pourtant, les philosophes utilisent principalement le mot « individu » pour désigner l'être « physique », par opposition au mot « personne » qui implique une dimension et une valeur morale.



Le mot « personne » est formé sur le latin *persona* qui désignait le masque de théâtre (mot lui-même dérivé du grec *prosôpon* qui désignait le visage et le masque théâtral, la chose munie d'yeux). De masque, il renvoya ensuite à l'idée de rôle attribué au masque, puis le sens glissa naturellement à personnage de théâtre, puis à caractère, personnalité. Ainsi la personne est l'homme en tant qu'il s'affirme, qu'il choisit et qu'il joue un rôle, un être qui doit assumer son rôle et qui a donc une dimension morale ; elle sera juridiquement reconnue comme responsable. La personne se distingue de l'individu par le fait que la personne est morale, volontaire, alors que l'individu est biologique. Kant oppose la dignité de la personne considérée comme fin en soi à la valeur relative et marchande de la chose qui n'est qu'un moyen.

Qu'en est-il de l'unité de notre être ? Sommes-nous vraiment **un** être ? De fait, l'unité n'est pas simple !

Pour métaphysique qu'elle paraisse, cette question fait aussi l'actualité des recherches dans les sciences biologiques. Il est en effet de bon ton de remplacer aujourd'hui le concept d'individu par celui d'holobionte.

Le mot « holobionte » est formé sur le grec *holo*, tout, et *bios*, la vie. Ce néologisme, forgé en 1991 par la biologiste américaine Lynn Margulis (1938-2011)², permet d'insister sur le fait que lorsque nous parlons d'un être vivant, un animal, une plante, vous et moi, nous parlons en réalité d'une multitude de microorganismes (le microbiote) qui sont associés à un hôte et sans lesquels ce dernier ne serait rien. Un holobionte est donc « **un hôte et tous ses microbes**, tels que ceux que vous hébergez au sein de votre intestin par exemple (environ 1 à 2 kg par adulte) ! » (INRAE)

¹ Ce terme latin, utilisé aujourd'hui en français (un héritage indivis, une propriété indivise) était l'équivalent du grec *atomos* et désignait ce qui ne pouvait être divisé, l'insécable.

² Lynn Margulis est aussi à l'origine, avec le climatologue James Lovelock, de la fameuse « hypothèse Gaïa », hypothèse selon laquelle la Terre (Gaïa était la déesse grecque personnifiant la Terre) serait un superorganisme comparable à un être vivant.

Sur le plan biologique, l'être serait plutôt comparable à un écosystème qu'à un individu. Nous sommes un ensemble d'êtres vivants (biocénose) qui coexistent et qui interagissent dans un espace donné (biotope). Si nous sommes une entité, une unité, c'est au sens militaire du terme : pour créer une unité il faut de nombreux soldats... oui, mais pour faire une armée il faut plusieurs unités...

Si unité il y a, l'unité de notre être, de notre individu, n'est pas à chercher au niveau du corps. C'est ce que remarquaient déjà Arnauld et Leibniz dans leur correspondance³ : « *ses parties (il s'agit du corps) ne sont unies entre elles que machinalement, et qu'ainsi ce n'est pas une seule substance corporelle, mais un agrégé de plusieurs substances corporelles. Il n'en est pas moins vrai qu'il est aussi divisible que tous les autres corps de la nature. Or, la divisibilité est contraire à la vraie unité. Il n'a donc point de vraie unité* » dit Arnauld (Lettre du 4 mars 1687). « *Je ne vois aucun inconvénient de croire que dans toute la nature corporelle il n'y a que des machines et des agrégés⁴ des substances, parce qu'il n'y a aucune de ces parties dont on puisse dire en parlant exactement que c'est une seule substance.* » (Ibid.) Pour autant, Leibniz et Arnauld s'accordent sur le fait que pour qu'on puisse parler d'un être il faut qu'il soit **un**, quand bien même il ne serait que la somme d'infiniment petites substances. « *Pour trancher court, dit Leibniz, je tiens pour un axiome cette proposition identique qui n'est diversifiée que par l'accent, savoir que ce qui n'est pas véritablement **un** être n'est pas non plus véritablement un **être**⁵* » (Lettre du 30 avril 1687).

$$x = \int dx$$

Le problème de l'infiniment petit, de l'infinitésimal, intéresse tous les penseurs du XVII^e siècle, et aussi les mathématiciens. Est-il possible de dire que la somme de quantités infiniment petites donne quelque chose de fini ? Mais Leibniz n'était pas mathématicien de formation. Ce n'est qu'à l'âge de 26 ans, en 1672, qu'il décide de s'intéresser à cette discipline, et lors d'un voyage à Paris il va frapper à la porte de Huygens pour que ce dernier devienne son maître. L'élève va très vite dépasser le maître.

Leibniz apprend vite ; après avoir assimilé les travaux de Cavalieri, de Pascal, Grégoire de Saint-Vincent, Fermat, Descartes... en échangeant avec les plus brillants scientifiques contemporains et en se tenant informé, par l'intermédiaire d'Oldenburg, des travaux menés en Angleterre par Newton, Leibniz est en mesure de publier, en 1684, sa *Nova Methodus pro maximis et minimis, itemque tangentibus, et singulare pro illis calculi genus*, œuvre qui inaugure véritablement le calcul infinitésimal. D'aucuns accuseront Leibniz d'avoir volé à Newton cette invention, ils ont des arguments, mais sans entrer dans cette querelle, reconnaissons avec tous les plus grands mathématiciens, que le système de notation proposé par Leibniz était beaucoup plus efficace et c'est ce qui explique qu'il soit encore utilisé aujourd'hui.

L'unité de notre être ne peut donc venir, selon Leibniz et Arnauld, que de la pensée. Il n'y a « *de vraie unité que dans les natures intelligentes dont chacune peut dire moi* » dit Arnauld (Lettre à Leibniz, 4 mars 1687). C'est là une façon de donner raison à Descartes : **cogito ergo sum**. Je suis, je suis un être, parce que je pense, je suis « un » et je suis « être » aussi longtemps que

³ La correspondance de Leibniz (1646-1716) est un véritable trésor : quelques 20 000 lettres, un millier de correspondants dans 16 pays différents (nous pensions avoir inventé les réseaux !). Arnauld (1612-1694), philosophe, mathématicien, auteur de *La Logique ou l'art de penser*, est l'un de ces correspondants.

⁴ À cet endroit de la lettre, Leibniz met en marge : « *s'il y a des agrégés de substances, il faut qu'il y ait aussi de véritables substances dont tous les agrégés soient faits.* »

⁵ Leibniz reprend ici une formule qui vient de la philosophie antique et sur laquelle s'accordent l'hénologie (science de l'Un) et l'ontologie (science de l'être) : *Unum et ens convertuntur*, l'un et l'être sont réciproques.

je pense. Sans pensée il n'y a plus ni être ni unité.

Nietzsche (1844-1900) refusera pourtant de s'incliner devant ces évidences cartésiennes. Le moi, qui serait un, n'est peut-être après tout qu'une illusion. Ce n'est peut-être qu'une illusion ancrée en nous par la grammaire qui nous fait dire « je », et ce sujet grammatical, singulier, viendrait renforcer l'illusion que nous sommes « un » et que nous sommes à l'origine de nos pensées. Nous pensons en effet que c'est notre conscience, le moi, qui décide de ce que nous pensons. Que nenni ! La conscience n'est pas la substance qui gouverne et donne des ordres, elle ne fait, en réalité, que les recevoir, les enregistrer, les exécuter. « *La conscience a l'illusion de régner, de décider, mais elle ne gouverne pas. Elle est l'instrument qui exécute des choix et des décisions déjà acquises en profondeur* » dit Nietzsche.



Ainsi le moi fluctue au gré des pensées qui nous viennent sans que nous n'y puissions rien, et le premier à décrire ce moi qui n'est jamais tout à fait le même, c'est Montaigne (1533-1592). « Moi à cette heure et moi tantôt sommes bien deux » dit-il. Le moi ne cesse de se déconstruire pour tenter de se reconstruire, mais son inconstance montre bien son manque de simplicité⁶. Nous portons en nous une multitude de facettes qui s'éclairent au gré des circonstances, nous changeons « comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. (...) Ce n'est que branle et inconstance » dit Montaigne. « Nous sommes tous de lopins, et d'une contenance si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui. » Essais, Livre II, chap.1, La Pochothèque p.543.

Notre être psychologique n'est en rien plus simple que notre être physique. Si nous sommes **un**, ce qui ne fait pour nous aucun doute, c'est toujours dans la multiplicité. L'être singulier que nous sommes est un être pluriel.

Pour dire les choses en termes mathématiques, disons que « un » n'est pas égal à « un ». Il y a toujours de l'infini en « un », et si les mathématiciens inventent des unités qui sont simples, ce ne sont que des outils, des fictions qui nous permettent de penser. Dans les faits, il n'y a pas plus de « un » simple qu'il n'y a de « je » qui soit « un ».

Même l'atome explose !

⁶ Dire que nous avons une identité serait un abus de langage, ce serait dire que le moi reste toujours identique, or ce qui nous fait croire que quelque chose demeure identique malgré les changements, ce n'est peut-être que le pronom « je », qui lui reste toujours le même, et la carte d'identité qui vieillit dans notre poche.